Document généré le 25 avr. 2024 01:09

Vie des arts

Vie des arts

Lectures

Volume 30, numéro 122, mars–printemps 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/54036ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Lectures]. *Vie des arts*, *30*(122), 96–97.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

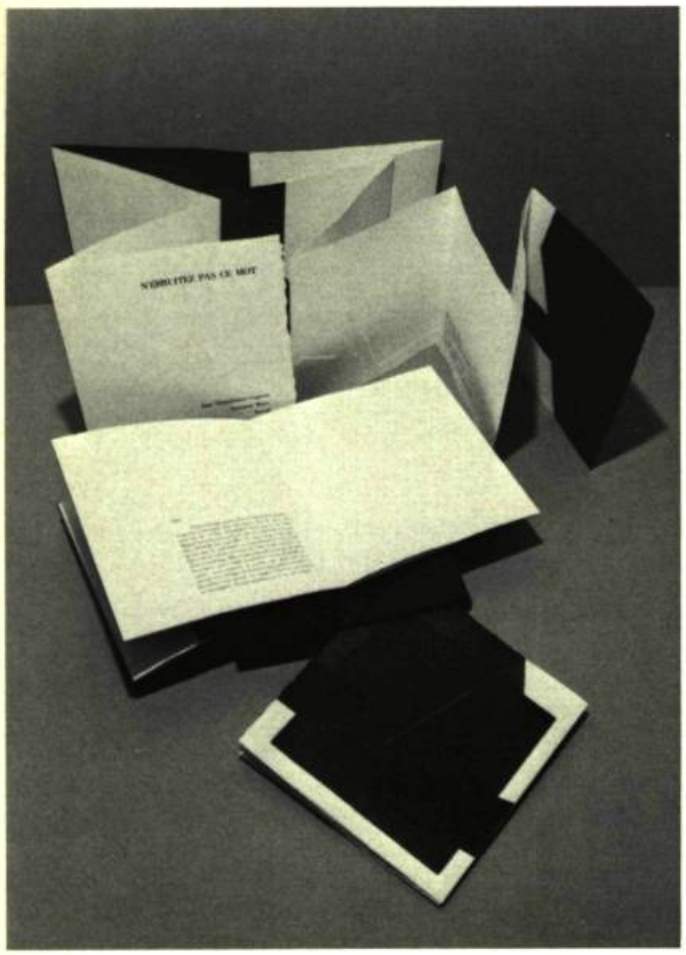
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

lectures



UNE UNION DE LA POÉSIE ET DE LA GRAVURE

Jean CHAPDELAINE GAGNON et Lorraine BÉNIC, *N'ébruitez pas ce mot.* Longueuil, Les Éditions du Noroît, 1985.

D'une sobriété magnifique, tel se présente un nouvel ouvrage des Éditions de Noroît. Sous un emboîtage noir réalisé par Pierre Ouvrard où apparaissent seuls, de façon discrète, le titre ainsi que le nom de l'éditeur, qui a l'apparence d'une légère cicatrice sur le papier. *N'ébruitez pas ce mot* n'est pas un texte poétique illustré par des gravures, comme cela se fait fréquemment, mais plutôt une démarche parallèle des coauteurs, Jean Chapdelaine Gagnon, poète, et Lorraine Bénic, graveure.

Le projet naquit d'une rencontre des deux auteurs lors de la publication de *L dites lames,* poèmes de Jean Chapdelaine Gagnon accompagnés de dessins de Lorraine Bénic. Trois ans seront nécessaires pour la réalisation de l'œuvre présente. Le cadre de travail établi au départ explique ce long délai pour la compléter: d'une part, le format du livre devait être restreint pour en permettre une manipulation facile et, d'autre part, son aspect pictural ne devait pas constituer l'illustration du texte; les deux expressions devaient plutôt faire corps et se fondre dans une production indissociable.

L'image et le texte constituent une ligne continue; l'emplacement du texte est une réponse à la gravure. Le silence, le temps sont à la base du texte, et les gravures, pour la respiration, des points de repos. Les eaux-fortes, en noir et blanc, sont au nombre de cinq, et les trois gaufrures sont rehaussés au papier abrasif. Le geste est soutenu, répété, et correspond au climat du poème.

On retrouve dans cet ouvrage la préoccupation de Bénic pour le carré, et les traces sont les mêmes que dans sa peinture mais plus petites à cause du procédé de réalisation. Par son agencement, le livre offre trois voies de lecture selon qu'on le consulte page à page, en bandes de dix-huit centimètres sur quatre mètres vingt ou dans une présentation de soixante-quinze centimètres sur cent cinq. Les tensions ne sont pas les mêmes dans chaque présentation et permettent ainsi une lecture continuellement renouvelée. De prime abord, le noir et le blanc peuvent sembler froids mais ce dépouillement de la couleur vit par la valeur donnée aux noirs, aux blancs et aux gris obtenus par la technique.

Je ne vois rien à reprocher à ce livre, et il est à savourer longuement, comme un objet d'une rare qualité. Que l'on me permette de pasticher le titre *N'ébruitez pas ce mot:* au contraire, *Ébruitez ce livre* car il constitue une très belle réussite.

Hedwidge ASSELIN

UN HOMMAGE A LA GRAVURE

Print Voice, Publication du Département d'Arts Plastiques et de Design de l'Université d'Alberta, 1984. 90 pages; nombr. illustr. parmi lesquelles neuf estampes originales.

Voici une publication inusitée, à mi-chemin entre le livre et la revue, dont le contenu prend la forme de ces *mélanges* que des universitaires dédient occasionnellement à un grand maître parvenu en fin de carrière, et dont la facture flirte avec ce qu'on appelle le «livre d'artiste», ne serait-ce que par l'inclusion d'estampes originales imprimées sur des papiers précieux.

Il s'agit d'un ensemble de dix-huit textes réunis par le graveur canadien Walter Jule qui portent tous sur quelque aspect de l'estampe. A défaut de la moindre introduction qui aurait éclairé le lecteur sur les circonstances de la réalisation de ce recueil et les objectifs visés — le sous-titre dit simplement «A Publication on Printmaking and Print Artists» –, on doit considérer l'ouvrage comme un hommage assez bigarré qu'un groupe d'universitaires et d'artistes passionnés de gravure rend à une discipline qu'ils jugent sous-estimée par le temps qui court.

C'est ainsi qu'à côté de textes divers portant sur des créateurs d'ici (René Derouin, Jennifer Dickson ou Carl Haywood) et d'ailleurs (John Cage ou le Japonais Shoichi Ida), on trouve des études d'ensemble sur la gravure en Pologne, au Japon, en Angleterre ou chez les Inuit, et sur des institutions importantes dans le monde de l'estampe comme le World Print Council, la Biennale de Ljubljana, le vénérable atelier Universal Limited Art Editions situé dans le Long Island, etc.

Mais l'élément le plus remarquable de *Print Voice* demeure la décision d'intégrer dans la publication (dont le tirage doit être relativement limité) des estampes originales, même si le choix des images n'est pas toujours en relation avec le contenu des textes; encore là, le lecteur regrette l'absence d'un bon éditorial. Quoi qu'il en soit, ce beau document ravira les amateurs d'estampes qui ne sont pas gâtés par l'édition canadienne depuis quelques années.

Gilles DAIGNEAULT

LIFE, DE 1946 A 1955

Eugene Smith, selon les mots du new-yorkais Jay Maisel, est un des photographes dont le travail a eu un impact important sur la marche de la société. Smith a été un des reporters les plus célèbres de l'équipe du magazine *Life.* Ceux qui ont pu aller voir l'exposition Life : The Second Decade, 1946-1955, organisée par l'International Center of Photography avec l'appui de Time Inc. et de United Technologies Corporation, exposition itinérante rassemblant deux cents photos et présentée, durant tout le mois de novembre 1985, au Musée Marcil, de Saint-Lambert, auront eu la chance de regarder des extraits de ses essais photographiques les plus loués: *Spanish Village, Country Doctor* et *Maude Callen, Nurse Midwife.* Cette sélection d'images opérée par Doril O'Neil, directrice de la Photothèque de collection de Time Inc., à partir de la collection de *Life* (qui comprend près de 156,000 photos, le plus important fonds d'images classifié au monde), s'était fixé deux objectifs primordiaux: celui d'évoquer, non pas une rétrospective historique par l'image, mais plutôt de représenter, à l'aide de photos remarquables, la condition humaine. Parallèlement, il s'agissait de mettre en lumière l'ingrédient qui a fait le succès de cette publication, aujourd'hui assimilée à un âge d'or du photojournalisme, le *feature story,* notion qui correspond, en français, à celle d'essai photographique, stratégie éditoriale que l'équipe de *Life* commença à appliquer après le second conflit mondial: photos noir et blanc en séquence, textes et légendes complémentaires. A l'époque, on donne au reporter les coudées franches, la chance et la place de développer son thème sur dix, parfois seize pages. On lui laisse également le loisir d'explorer à fond ses sujets. Les essais de Smith, de Margaret Bourke-White sur l'Inde et l'Afrique du Sud, ceux de Douglas Duncan, parlent par eux-mêmes quant au succès de cette démarche.

L'album catalogue qui accom-

pagne l'exposition (version française publiée par les Éditions Paul Montel) nous livre, comme à l'accoutumée pour les Américains, un assemblage d'images monstrueux par son étendue: les portraits – excellents d'ailleurs – du *jetset*, pêle-mêle Jackson Pollock, Jerry Lewis, Howard Hugues, Matisse, Picasso, Marlon Brando, Carson McCullers, Richard Nixon, Marylin Monroe, Leonard Bernstein, voisinent avec la vie quotidienne et le ghetto social (*Chef de bande de Harlem*, par Gordon Parks, *Femme âgée récupérant du ketchup*, par Yale Joël). La grande folie américaine des années 50 s'y montre sous ses jours multiples (*Mme Henderson comparant ses jambes avec celles de Marlène Dietrich*, par Walter Kelleher; *Marins se protégeant les yeux pendant un essai atomique à Bikini*, par Fritz Goro). Une fresque remarquable.

Serge JONGUÉ

LE CULTE DE L'ATTENTION

ARMAND GUILMETTE, *Gilles Deleuze et la modernité*. Les Trois-Rivières, Les Éditions du Zéphyr, 1984. 146 pages.

Découvrir un exégète de Gilles Deleuze qui, depuis 1962, le suit à la trace avec un enthousiasme qui ne se dément pas, procure un bien rare et vif plaisir intellectuel. En apportant toute l'attention qu'il faut à déchiffrer une expérience de la nouvelle philosophie dans laquelle on trouve aussi les noms connus de Michel Foucault, René Girard, Michel Serres, Jean-François Lyotard, Jacques Derrida et Félix Guattari, Armand Guilmette nous permet d'en saisir le côté novateur. L'auteur nous pardonnera de noter, au départ, que s'il n'était pas l'homme de culture qu'il est fondamentalement, ayant des vues bien personnelles sur l'art et la littérature, il n'aurait pu écrire *Gilles Deleuze et la modernité* sur un ton d'égal à égal, dénotant une entière familiarité avec les questions traitées. Deleuze, on le sait, en Européen bien gâté, considère la culture de haut, comme un sous-produit de la bourgeoisie et du pouvoir! Il n'a jamais eu à souffrir des lacunes d'un pays en voie de développement culturel...

Première qualité de ce livre, il est écrit hors territoire, sans aucun parfum local à vrai dire, sauf un article qui fait référence à Gatien Lapointe, ce qui est bien compréhensible quand on sait la place qu'il occupe dans la galerie des géants de la pensée qu'admire l'auteur. Deuxième qualité: l'effort de l'auteur pour mettre le lecteur à la portée d'une démarche qui n'est pas sans difficultés, mais qui tente de rapprocher la philosophie de l'art et qui prend parti pour Lucrèce, Hume, Spinoza, Nietzche (contre Hegel, dont Deleuze déteste les théories et la dialectique), à cause de l'attitude qui porte ces philosophes «à la critique du négatif, la culture de la joie, la haine de l'intériorité, l'extériorité des forces et des relations, la dénonciation du pouvoir». La démarche de Deleuze s'arrête, semble-t-il, aux portes toutes nouvelles de la postmodernité.

Je ne sais si Armand Guilmette gagnera beaucoup d'adeptes à la schizoanalyse préconisée par Deleuze mais il en libérera plusieurs du terrorisme des grilles et leur donnera une véritable passion pour l'écriture-événement entièrement libre, du côté de l'intensité, où le moteur indispensable, le désir-plaisir, est à l'œuvre.

Le livre permet également de comprendre les divergences fondamentales qui ont existé et qui existeront toujours entre l'art et la littérature! Le Surréalisme vu par les littérateurs n'a pas la même résonance quand il est traité par les peintres! Bref, un livre qui donne beaucoup à penser!

Andrée PARADIS

Ramsay DERRY, **L'Univers de Robert Bateman.** Trad. de Jean Chapdeleine-Gagnon. Saint-Laurent, Éd. du Trécarré, 1985.

En ouvrant ce magnifique album, l'œil est littéralement happé par les illustrations de cet invraisemblable monde animal qui vit sur notre planète. On se dit: «Quelles merveilleuses – et étranges – photos en couleur a réussies l'auteur!»

Puis, on regarde mieux et, avec stupéfaction, en lisant les légendes et le texte, on s'aperçoit qu'on est en train d'admirer, non pas des photos, mais des peintures – des acryliques le plus souvent, exceptionnellement des huiles.

Les amateurs de l'Hyperréalisme, à la mode aujourd'hui, vont être comblés: quelle habileté dans le dessin, que d'efforts minutieux dans le rendu des couleurs, que de science de la composition! Mais allons au delà de ces critères d'appréciation, qui pourraient apparaître à certains comme quelque régression historique et, à la limite, comme quelque absurde entreprise.

Dépassons ce premier jugement. Nous sommes presque au delà de l'hyperréalisme, tel que nous le connaissons dans sa froideur objective, sans drame ni passion.

Devant telle ou telle illustration de Robert Bateman, devant cette virtuosité confondante, nous éprouvons une fascination illusioniste de la réalité qui nous questionne. Il y a là une séduction (un peu craintive) pour l'ambiguïté surréaliste ou pour un réalisme qui dépasse la photographie et s'auréole d'un certain mystère. Oui, la réalité dépasse la fiction. Nous sommes bien loin du misérabilisme américain de Hopper, ou de l'onirisme du Canadien Colville, ou de la quotidienneté montréalaise d'Yvette Froment.

Ces images d'une grande qualité (imprimées en Italie) vont émerveiller de bien nombreux lecteurs. Tous ceux qui refusent le non-fini, le bâclé d'un certain art contemporain, vont être fascinés par cet évident désir de séduction et de description.

Sans doute, les hyperréalistes purs regretteront-ils ces images qui leur apparaîtront parfois trop sensibles, pas assez objectives. Mais, par contre, les amants des animaux seront envoûtés par l'amoureuse complicité que l'on découvre, ici, avec ces bêtes qu'on appelle sauvages.

Guy BOULIZON

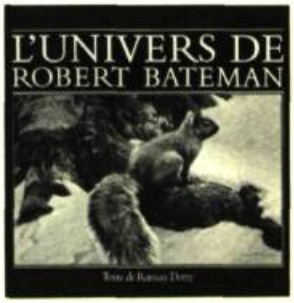
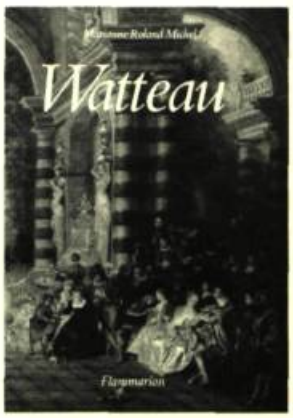
COMÉDIE ET FRAGILITÉ DE LA CONDITION HUMAINE

Marianne ROLAND MICHEL, *Watteau – Un artiste au XVIII*ème siècle. Paris, Flammarion. 320 pages. Nombreuses illustrations en noir et blanc et 55 reproductions en couleur.

Parler de Watteau, c'est immédiatement évoquer un monde où le masque le dispute à la vérité. A travers la société de son temps qu'il veut dépeindre, on retrouve deux facettes de l'art: le réalisme et la virtuosité. D'autres diront comme moi qu'il préfigure Boucher (1703-1770) et Goya (1746-1828) dont les intentions sont aux antipodes. De toute façon, pour mieux connaître ce peintre dont la production s'étale sur seulement quinze ans et où le drame se dissimule sous le masque de la comédie, Marianne Roland Michel a publié récemment une étude véritablement exhaustive de ce peintre qui vécut de 1684 à 1721, c'est-à-dire à peine trente-sept ans.

L'auteur a divisé son ouvrage en six parties: une section biographique, l'œuvre proprement dite, périodes et sujets, son œuvre gravé, manières et maniérismes et le peintre en son temps. En fait, Antoine Watteau, né à Valenciennes, dans le nord de la France, sera autant dessinateur et même graveur que peintre d'après ce qui ressort de cette étude fort documentée et qui se voudrait définitive. On le sent dans le ton. La recherche prend peut-être trop d'importance dans certaines pages d'une lecture un peu fastidieuse. Heureusement, le nombre d'illustrations en noir et blanc et de reproductions en couleur permet de suivre plus facilement la progression de l'œuvre du peintre.

On y retrouve évidemment les grands thèmes: tableaux militaires, fêtes galantes, scènes mythologiques, décors champêtres, tableaux hagiographiques, personnages de la comédie italienne. Ce grand admirateur de Rubens, n'aura de cesse qu'il transpose sur la toile ou le papier ses aspirations au rêve et, d'autant plus qu'atteint de la tuberculose qui l'emportera, il voudra nous présenter un peu fébrilement peut-être tout le théâtre de la vie avec les masques qui l'habillent artificiellement.

Bien qu'il soit de son temps, Watteau échappe à l'académisme louis-quatorzième sans encore tomber dans la préciosité qui s'ensuivra. La souplesse du mouvement et l'intensité – même superficielle – de ses personnages en témoignent. C'est en cela qu'il arrive à saisir la fragilité de la condition humaine.

Jacques de ROUSSAN